

## Un amour de cochon

Antoine BERTAL-MUSAC

(extrait)

© éditions du Masque d'Or, tous droits réservés

### 1

CERTAINES dates sont plus importantes que d'autres. Je n'oublierai jamais ce vendredi 11 septembre 2015. C'est le jour où Flor, ma femme, est tombée malade. Ou plutôt son cœur. Au début, on a cru à un simple malaise vagal, mais des examens approfondis ont révélé une anomalie beaucoup plus grave. On l'a appris le lundi suivant au cours d'un entretien chez notre médecin conventionné. Ce fringant septuagénaire qui pratique encore l'escalade et refuse obstinément de prendre sa retraite, venait de recevoir les résultats des examens. Flor, déstabilisée par un mauvais pressentiment, avait insisté pour que je l'accompagne et que j'assiste à la consultation. Le médecin n'a pas protesté. Au contraire, je pense qu'il a été soulagé que je sois là au moment de l'annonce fatidique. Moi, finalement, j'aurais préféré me trouver ailleurs. Parce que quand il a annoncé à ma petite femme que son cœur était à bout de souffle, c'est moi qui me suis mis à pleurer, d'un coup, comme un gamin. J'ai laissé échapper de grosses larmes chaudes. Je n'avais jamais envisagé, ne serait-ce qu'une seconde, de perdre ma femme et le médecin m'assurait que dans quelques jours, semaines, peut-être quelques mois, un matin ou un soir, le cœur de mon amour allait soudain s'arrêter de battre. Elle a accusé le coup, a fait un geste tendre vers moi pour tenter de me consoler. C'était pire encore. C'est elle qui va mourir et c'est elle qui trouve la force de venir vers moi, pour sécher mes larmes. J'ai senti mon cœur se contracter comme sous l'assaut d'une attaque violente. J'ai eu envie de mourir avec elle, oui, c'est ça. Si elle meurt, je jure de la suivre. De toute façon, sans elle, plus rien n'a d'importance. Je m'en suis fait le serment et j'ai craché par terre sans faire exprès. Je faisais ça quand j'étais gosse et pendant un instant j'ai oublié que j'étais devenu un adulte et que je me trouvais dans un cabinet médical. Flor m'a jeté un regard aussi réprobateur qu'éberlué mais le médecin m'a assuré que ce n'était rien et qu'il comprenait que je rejette la réalité. J'ai acquiescé, puis, je me suis excusé. J'ai pris un kleenex dans une boîte posée sur son bureau et j'ai essuyé ma souillure. Flor a demandé, avec un calme surnaturel, comment les choses allaient se dérouler dorénavant. Le médecin a péroré pendant de longues minutes pour finalement admettre que l'avenir était incertain. Je n'osais plus regarder ma femme car à chaque fois je sentais des larmes monter en moi. Depuis cet instant, je me suis mis à trembler, tout le temps, partout. Un petit tremblement à peine perceptible pour les autres mais incommodant pour moi. Je suis professeur des écoles et quand je rends leurs devoirs aux élèves, j'entends des ricanements fuser dans mon dos. Mon écriture ressemble à celle d'un enfant de trois ans. Mes tremblements perturbent la fluidité des traits, des lignes. Les hampes forment des zigzags, les ronds ressemblent à des carrés. C'est curieux. Je tremble tout le temps, même en dormant. D'ailleurs je ne dors plus vraiment. Je suis obligé de prendre du Lexomil. La fatigue creuse son nid autour de mes yeux comme un vautour qui sent l'heure du festin approcher. Je m'enfonce peu à peu dans un cauchemar, un cauchemar éveillé. Bientôt, ma femme va disparaître, me laisser seul. Heureusement que nous n'avons pas d'enfant, j'aurais été obligé de rester auprès de lui, de m'en occuper. Tandis que là, je vais pouvoir la suivre dans la tombe. Les jours passent et je n'arrive pas à me faire à l'idée que Flor va bientôt mourir. Aucun signe extérieur ne vient pourtant confirmer le diagnostic fatal de la médecine. Son cœur va cesser de battre, il va s'éteindre après seulement une brève existence de trente deux ans... C'est tellement injuste ! Pourquoi elle, pourquoi nous ? N'étions-nous pas promis à un bel avenir ? Il faut croire que non. Nous nous connaissons depuis longtemps, depuis le lycée. Flor a été mon premier

amour et j'étais déjà son quatrième ou son cinquième. Ça m'a longtemps gêné qu'elle aie connu d'autres hommes avant moi, je lui en voulais secrètement. Je voulais être le seul dans son cœur et dans ses souvenirs. Je lui ai tout donné, tout ce que j'avais, tout mon amour. Il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que je lui dise « je t'aime », pas un. Une fois j'ai failli oublier mais j'ai eu comme un éclair de lucidité cinq minutes avant minuit, quelques instants avant que ce jour ne s'achève ! J'ai appelé à 23h55 depuis la maison d'un ami qui fêtait son départ à l'étranger. Elle dormait, je lui ai susurré combien je l'aimais, elle a grogné un peu, je ne savais pas si c'était parce que je la réveillais ou parce que j'avais failli oublier de lui dire que je l'aimais. Je n'ai jamais failli. J'ai toujours été là. Nous étions heureux.

Puis, son cœur est tombé malade.



*mercredi 16 septembre*

VIRGINIE, la sœur de Flor, a essayé de me joindre une quinzaine de fois. Mais pendant les cours, je ne consulte jamais mon téléphone. Je devrais certainement changer cette habitude. J'ai tout de suite su qu'il était arrivé quelque chose de grave. Virginie est une femme discrète, elle n'est pas du genre à harceler quiconque au téléphone. Quand son mari l'a quittée pour une autre, elle n'a rien dit. Elle a pleuré seule au fond de son lit des heures entières mais chaque matin, elle affichait une mine paisible comme si tout était miraculeusement rentré dans l'ordre pendant la nuit. Plutôt que d'écouter ses messages j'ai préféré la rappeler. Mes mains se sont mises à trembler de manière inquiétante comme un parkinsonien. Impossible à contrôler. J'ai remarqué que mes jambes tremblaient aussi. Virginie m'a informé que Flor avait fait un autre malaise et qu'elle avait été hospitalisée en urgence. Pour le moment, elle se trouvait entre les mains des médecins et il était impossible de la voir. Je suis passé chez nous et j'ai préparé une petite valise avec des vêtements de rechange. Je sentais que les choses allaient bientôt empirer. Je trouvais seulement que c'était un peu trop rapide à mon goût. Je n'avais même pas encore décidé comment j'allais m'y prendre pour rejoindre Flor dans l'autre monde. Je savais seulement qu'il faudrait que ce soit rapide et indolore. Et si j'avalais trois ou quatre boîtes de Lexomil ? J'ai bouclé sa valise puis j'ai pris la route vers l'hôpital. Trop d'amour épuise-t-il le cœur ?

◆◆◆

*jeudi 17 septembre*

FLOR a passé toute la nuit en service de réanimation et je n'ai pas pu la voir. Je me heurtais sans cesse au personnel de l'accueil, aussi aimable qu'un phacochère. Elle a peut-être froid, ma femme est frileuse, vous savez ? J'ai son pyjama, pouvez-vous au moins le lui donner ? Elle va bien ? Quand est-ce que je vais pouvoir la voir ? J'étais comme un fauve en cage, un fauve enragé. À la moindre opportunité, j'étais prêt à bondir à travers les battants verts de cet hôpital, à franchir les interdits et faire voler en éclats le vernis des convenances. Bon, je veux voir ma femme ! Laissez-moi passer ou je fais un scandale ! Un agent de sécurité est venu négocier sa tranquillité. J'ai eu envie de le mordre mais comme il mesurait un mètre quatre-vingt-dix et pesait cent dix kilos je me suis contenté de mordiller ma lèvre inférieure. Je me suis installé dans un coin et j'ai tenté de me rassurer. En vain. Les urgences font partie de ces lieux qui valent le détour et qui nous informent immédiatement sur la santé d'un pays. Il y a les civières chargées de vieux gémissants qu'on laisse puis qu'on oublie dans un coin, il y a les privilégiés qui refusent d'attendre leur tour et tentent d'influencer l'infirmier régulateur qui n'est pas tombé de la dernière pluie, fort heureusement. C'est lui, et lui seul, qui détermine le degré d'urgence et la rapidité de prise en charge du patient. Il se fait parfois insulter copieusement. Une femme insiste pour que son enfant passe en premier. L'infirmier régulateur fait non de la tête. Un peu de paracétamol suffira. Le ton monte. L'infirmier disparaît derrière une porte. La femme s'énerve et parle toute seule sous l'œil placide de l'agent de sécurité qui n'intervient même pas tellement la scène se répète à longueur de temps. Les invectives sont avalées froidement par un plafond taciturne. Rien ne pourra franchir cet espace de confinement, cette membrane hermétique. L'infirmier réapparaît, appelle une personne qui se lève en boitant puis disparaît à nouveau derrière la porte opaque à double battant qui grince et qui claque. C'est le lieu de rendez-vous des éclopés. J'observe longuement leur manège pathétique. Mon tour viendra certainement. La fatigue a raison de moi. Quand j'ouvre les yeux, il est cinq heures du matin et mon cou me fait terriblement mal. La position n'était pas idéale. Je souffre d'un début de torticolis. Je vais voir le type de l'accueil, qui n'est plus le même, et je lui demande s'il a quelque chose pour me soulager. Il me répond qu'il n'est pas une pharmacie. Je retourne m'asseoir. Je n'ai même plus assez de force pour protester. Je suis vaincu. Le système a eu raison de moi. Je rentre chez nous, j'appelle le secrétariat de l'école pour informer de mon absence. Comme personne ne décroche, je laisse un message sur le répondeur et je me couche enfin. Je suis tellement fatigué que mon corps a cessé de trembler et je m'endors aussitôt.

◆◆◆

J'AI fait un rêve étrange. J'ai rêvé que ma femme se transformait en cochon. Nous étions dans une maison inconnue, apparemment dans un autre pays. J'avais toutefois l'impression de bien connaître cet endroit. Nous étions dans le salon et soudain, Flor a tourné son visage vers le jardin et j'ai aperçu son reflet contre la vitre de la fenêtre. Elle avait les traits d'un cochon et pourtant je la reconnaissais formellement, c'était bien elle. Deux reflets se superposaient, celui de Flor et de cet animal, pour donner naissance à une créature hybride. Je l'ai appelée par son prénom avec une pointe d'inquiétude et quand elle a tourné sa tête vers moi, elle avait repris son aspect normal. Le groin disgracieux avait disparu. Elle m'a juste indiqué, en me désignant la poitrine, qu'elle ne se sentait pas très bien et qu'elle avait envie de marcher dans le jardin.

Je me suis réveillé et j'ai constaté que les tremblements avaient repris.

**Lisez la suite dans *Un amour de cochon* d'Antoine BERTAL-MUSAC**

**En vente aux éditions du Masque d'Or**